

que je fusse par le combat, ce spectacle me parut horrible. En un instant la lutte fut terminée et les Allemands refoulés jusqu'au bord du chemin creux. Eût-on poussé plus loin, je crois que nous aurions réoccupé notre ancienne position, mais nous étions trop désorganisés : il n'y avait personne pour nous dire ce qu'il fallait faire. L'ennemi profita de ce désarroi, il s'élança une seconde fois sur le talus, et ouvrit le feu. Il massait des forces à notre gauche, et tentait encore de nous déborder. La fusillade sur notre front et sur notre flanc devint tellement gênante que nous fûmes rejetés en désordre sur la droite, où vinrent rejoindre les débris de notre aile gauche. Ils se mêlèrent avec nous, et augmentèrent encore, si c'est possible, la confusion qui régnait dans nos rangs. Le soleil disparaissait à l'horizon : il faisait déjà nuit. Nos réserves, en position en arrière du champ de bataille, nous voyant venir, nous prirent d'abord pour l'ennemi, et leurs premières lignes nous saluèrent de plusieurs décharges. Nos camarades poussèrent des cris pour se faire reconnaître, et en un instant le versant de la colline offrit une scène indescriptible, régiments et bataillons confondus se mêlaient dans un tumulte inextricable. Quelques-uns d'entre nous se tournèrent vers l'ennemi pour brûler leurs dernières cartouches ; mais l'obscurité gênait la précision du tir de l'ennemi, heureusement pour nous du reste, car les Allemands avaient réussi à mettre leurs pièces en batterie sur le revers du chemin creux et tiraient à bout portant dans les masses. Dans notre déroute, nous avions entraîné un régiment de ligne qui venait d'arriver sur le terrain ; le colonel et quelques officiers d'état-major essayèrent en vain de se frayer un passage. Leur voix dominait le fracas de la canonnade et les bruits de la déroute ; ils nous suppliaient de leur laisser le chemin libre. A la fin, un officier d'état-major à cheval réussit à se frayer un passage, suivi de trois compagnies formées en sections. On lisait sur la figure de ces hommes l'énergique résolution de vaincre ou de mourir. Quand le bataillon nous eut dépassés, il parut atteindre la colline et descendre vers le chemin creux. J'ai aussi un vague souvenir d'avoir vu, avant de quitter le terrain, les gardes à cheval passer au trot devant nous, se dirigeant vers la ville ; c'était sans doute un effort suprême pour sauver la journée avant d'abandonner le champ de bataille. Dans la confusion, séparé du régiment par la masse des fuyards, notre adjudant essaya vainement de réunir quelques volontaires sur la crête de la colline, mais il fut encore entraîné, lui et ses hommes, au milieu d'une cohue de miliciens, de volontaires et de fourgons abandonnés. Nous fûmes emportés dans cette fuite précipitée, et ne nous arrêtâmes qu'à plus d'un mille du champ de bataille.